

Le coq hardi

H. POURRAT. Trésor des Contes, III, 139-150.

Il y avait une fois un garçon qui était berger de deux moutons sur la colline. Et jamais on ne vit garçon de meilleur cœur, plus porté de bon vouloir, plus prêt à faire plaisir à un chacun.

Un jour donc, il gardait, appuyé sur sa houlette; et il passait les yeux au loin, comme font les bergers. Tout à coup, il voit une ombre, une forme, une bête pelue se glisser hors du bois, se couler derrière le buisson.

« Au loup, bergère! Bergère, au loup! »

Il déchausse ses sabots, les claque l'un contre l'autre pour effrayer le dévorant. Mais le loup ne s'effraie pas. La bergère, comme c'était au chaud du jour, dormait sous l'ombrage d'un chêne. Son chien faisait comme elle, et ses moutons aussi.

Alors le garçon part. Et pieds nus pour aller plus vite, sans craindre épines ni cailloux! Aussi bien, il avait les pieds cornés comme une bête; il vole au secours du troupeau. Sans s'arrêter, sans prendre vent, juste à temps il arrive. Le loup avait assailli le plus gros des moutons, lui crochant dans le poitrail: il l'emportait, jeté sur son cou. Le garçon s'élance comme l'éclair, renverse le loup du talon de sa houlette, tandis que le chien, pour le coup réveillé, attrape ce loup à la gorge et l'étrangle.

« Berger, berger, comment vous remercier l »

Comment? Mais elle savait si bien le faire, la bergère, et son remerciement venait si chaud que le garçon en était remué.

« En récompense, eh bien, je vous donne mon chien! » Ha, s'il avait osé lui demander ses amitiés, aussi... Mais elle avait plus de soixante brebis : lui, il en avait deux ... Il se dit que le chien c'était déjà une honnête récompense. Et tout de suite il fit amitié avec ce chien, par amour de la bergère.

Trois jours après, en compagnie du chien, il gardait ses deux brebis en même lieu, sur la colline.

Tout à coup, de l'échine de la montagne, il voit monter le commencement de l'orage, violet comme quelque mauvais champignon de l'automne. Des châteaux, des châteaux, qui se haussent, qui s'enflent, envahissent la nue, bientôt plus noire que le péché mortel.

Et lui qui voyait tout, il voit dans le vallon le père de la bergère qui dort au milieu de ses foin, avec tous ses faneurs, faneuses. Pour le chaud du jour, qui était si lourd, ils dormaient tous, sans se douter que l'orage venait sur eux.

« L'orage est là, faneurs! L'orage est sur vous autres! »

Mais il ne s'est pas contenté de crier, mettant ses mains en porte-voix. Il a couru, il les a joints, juste à temps, les a réveillés s'en est donné s'est démené, avec eux tous s'est jeté sur l'ouvrage. Ont ratelé, ramassé ces andains, vite, vite, chargé les chars, - et le tonnerre grondait, les nuées accouraient et le vent s'élevait. - Quelle pitié quand du beau foin prêt à rentrer se mouille sur le pré, y pourrit, se remouille et finalement tourne en litière. - Enfin ils ont ramené les chars au pas de course, piquant les bœufs sous les premières gouttes.

« Garçon, a dit le père de la bergère, tu m'as rendu un fier service. En récompense, je te donne ce coq, mon coq hardi, qui n'a pas son pareil. »

Et le garçon n'a pas osé demander la fille. Il n'avait qu'une mauvaise cabane à la lisière du bois, un vrai château branlant où le vent, la pluie, entraient de partout; le père, lui, était riche : il avait une maison couverte en tuiles rondes, avec

grange et aisances, - même un poirier sur la façade; et le tas de fumier le plus gros du pays.

Le garçon s'est contenté de rougir et de prendre le coq.

Autre honnête récompense. Il a tout de suite fait amitié avec ce coq hardi pour l'amour du père de sa belle.

Trois jours après, au soir de la Saint-Jean, le garçon gardait de même encore ses deux brebis, au plus haut de la colline. C'était en compagnie de son chien et de son coq. Le coq grattait, dans les herbes sèches, les ronces, les tirant de son bec, les rejetant de ses ergots. Si bien que comme le soir tombait, le garçon a eu l'idée de fêter la Saint-Jean.

De la houlette et du pied, il a poussé en monceau ces herbes, ces épines. Il a battu du feu, il les a allumées.

En toute saison

Le feu est bon,

comme on dit, même à la Saint-Jean. Avant de rentrer à la cabane, il s'est assis là sur une pierre, il a regardé tout le jeu des fumées, toute la danse des flammes.

Soudainement, il a entendu une voix et chétive et sifflante,

- dites qu'il avait des oreilles, - la voix d'une petite vipère à collier d'or dressée comme une mèche de fouet au milieu de la flamme.

« Berger, berger, sauve-moi de ce feu ! »

Et tant il était de bon vouloir, même pour une vipère, vite il a tendu sa houlette.

- *Petite vipère au collier d'or,*
Sauve-toi de la mort!

Elle s'est jetée sur le bâton, s'y est enroulée, a viré, est montée, en moins de rien a été à son bras, a été à son cou.

Et lui, là, tout pâle et en moiteur :

« Ha, qu'ai-je fait? Vipère de vipère! Je t'ai donné la vie, tu vas me donner la mort...

- Non, non, berger, ne me crois pas si mauvaise. Laisse-moi un moment à ton cou, je tremble trop. J'ai si grand peur du feu. En récompense, je veux qu'un sort te vienne. Puisque c'est la Saint-Jean, il pourra te venir. Fais seulement ce que je t'enseignerai.

- *Petite vipère au collier d'or,*
Dis-moi quel est ce sort?

- C'est d'entendre le langage des bêtes. Lève-toi, maintenant, berger, va du côté où la lune se lève. Ramène-moi au curialier, au tas de pierres, que ta cabane avoisine. Là demeurent ma mère et mes sœurs.

- Et puis, petite vipère?

- Et puis, berger, ma mère va te demander quelle récompense tu veux pour m'avoir sauvée de la flamme. Tu répondras : « Je veux entendre le langage des bêtes, comme j'entends le langage des humains.» Un si grand don, elle ne voudra pas, d'abord, te l'accorder. Mais tu t'y tiendras ferme; je parlerai pour toi, et je finirai bien par te faire avoir ce sort.»

Il s'est levé, la vipère à son cou. Il est allé au curalier, l'amas de pierres toutes rondes d'usure sous les arceaux des ronces.

La vipère a sifflé, lui il a regardé, et tout à coup il a frémi. Il y avait là, sous ses pieds, un petit château fait de vipères entortillées, qui luisait, qui bougeait. On dit bien que ce nœud porte chance à qui, assez hardi, le prend en sa maison ...

Mais ces serpents se sont dressés, ont sifflé, ont fait mine de l'assaillir. La sueur froide lui coulait à l'échine.

« Mère, sœurs, a dit la vipère, accueillez ce berger : il m'a tirée du feu, il m'a sauvé la vie.

- Merci à toi, berger, a dit la mère, le plus gros de ces serpents. Puisque tu as sauvé ma fille, tu auras ta récompense. Dis, que désires-tu ?

- Je veux entendre le langage des bêtes comme j'entends le langage des humains.

- C'est là chose trop haute! Demande une autre récompense, berger!

- J'ai demandé celle-là, je m'y tiens. Ta fille m'a promis que tu me donnerais ce sort.

- Ma fille a trop promis dans sa frayeur.

- Reste qu'elle a promis.

- Berger, c'est un grand cas. Il te donnera plus que tu ne peux penser.

Comprendre le langage des bêtes, c'est savoir tous les secrets des choses. Il n'y a pas don plus fort sur terre. Puisque tu le veux tant, tu l'auras. Mais rappelle-toi, berger : si à qui que ce soit tu dis avoir ce don, tu meurs dans le moment. »

Et la vipère lui a soufflé dans la bouche.

- *Grosse vipère au collier d'or,*

Grand merci de ce sort!

La voix lui tremblait dans le gosier.

Pour se retrouver, il est rentré chez lui : il a bu à la cruche une grande gorgée d'eau fraîche. Puis s'est couché sur son lit de fougère.

Il ne s'est pas endormi tout de suite.

« Un chien, un coq, voilà d'honnêtes récompenses. Mais ce don des serpents? Je n'ai pas voulu en faire mépris devant la vipère. A quoi pourtant me servira d'entendre mes brebis se plaindre de ce que l'herbe tourne en paille sur le dos de la colline, puisque je n'ai pas de meilleure pâture où les mener? Ou même d'entendre les oisillons des champs dire le temps qu'il fera? A la marche des nuées, au bleu que prennent les monts, au brouillard sur leurs têtes ou bien dans les vallées, au rouge du soir ou du matin, à l'arcane, l'arc-en-ciel, du levant ou du couchant, aussi bien qu'eux, je peux le dire. Que me fait le savoir des oiseaux ou des ouailles? Je n'ai que trop vécu de leur vie. Ce que je voudrais maintenant, ce serait faire maison. Entendre le langage des bêtes ne m'avancera pas beaucoup. »

Tout en roulant ces pensers-là, s'est endormi pourtant.

En ces grands jours, il semble que dormir soit péché. Au premier trait de lumière, là-bas, presque du côté de nuit, le garçon est sorti sur l'herbe. Pour voir le soleil sortir, en ce matin de la Saint-Jean.

Comme il longeait le curalier, il a entendu deux petites voix, et, bien surpris, il a compris ce que disaient les vipères. « On voit ses jambes par les trous de ses chausses, disait l'une.

- Ses poches aussi sont percées, disait l'autre : mais les écus n'en tomberont pas, que je crois.

- S'il savait ce qu'il a en ce moment sous les pieds, a repris la première, de quel cœur il se mettrait à creuser! »

Du nez de son sabot, il a fait une croix à cette place, il a couru prendre son pic, il a creusé et recreusé, sans nulle attaque de paresse. .

Et à trois pieds de terre, il a trouvé un plein tonneau d'argent, puis un plein tonneau d'or.

- *Petite vipère au collier d'or,*
Grand merci du trésor!

Après cela, il pouvait faire maison!

Et ç'a été son premier soin, faire lever un château. L'y voilà donc, avec son chien, son coq.

Au chien, il a donné cent brebis à garder, au coq, cent poulettes à mener. ., ., .

« Mais moi, s'est-il dit, maintenant que j'ai un château, il faut que j'aie la châtelaine. »

Alors il a osé demander la bergère à son père.

Tout' de suite on la lui a donnée. Et lui prêt à l'aimer à tort et à travers, cette si brave, si jolie petite. Elle parlait si finement, éveillée comme le pinson, ramageant comme la fauvette. La belle paire qu'ils ont faite, le jour des noces, tous les deux partis pour s'aimer, s'aider à cœur plein, ainsi que doivent faire mari et femme.

Le même soir, pourtant, le nouveau marié étant dans l'écurie pour y panser les bêtes avant d'aller au lit, a entendu l'âne dire au cheval :

« Une heure viendra où mon maître, s'il veut se tirer d'affaire, devra jouer du bâton. Sur le dos de sa petite femme, il lui faudra faire pleuvoir autant de coups qu'en ma chienne de vie j'en ai reçu sur l'échine! »

Oui. Il a entendu le baudet qui tenait ce propos. Et il en a été transporté de colère. Il a empoigné une trique.

« Eh bien, té, fallait croire que tu n'avais pas ton compte! » Quelle dégelée il a passée à l'âne, ce soir-là! Mais aussi! Aller imaginer qu'un jour il conviendrait de tomber à coups de bâton sur sa petite femme, sur ce bouquet d'amours!

Le lendemain, il ne se souvenait plus de cette ânerie.

Du reste, sa petite femme a été brave femme. Le bout de la langue un peu trop chaud seulement : parlant, parlant, toujours prête à se lancer dans le débat. Et Dieu sait s'il peut y avoir des débats en toute maison.

Pas de mariage

Sans parlage.

On en parle quand il se fait. Mais quand il est fait, il s'y parle. Un ménage, c'est tout à mener. Et elle, elle voulait en avoir la conduite. Vive, ainsi vite rebiffée, un peu fiérote, pour tout dire. Marchant le menton en avant, et les yeux au-dessus des choses, même pour porter leur pâtée aux cochons. Enfin, quoi, de bergère devenue châtelaine. Et lui, le mari, dans tout son bon vouloir, il en passait par où voulait la petite femme. Ma foi, elle lui aurait fait tenir toute la journée le chat par la queue; et elle n'aurait pas souffert qu'il la tournât sans sa permission!

La richesse lui avait chauffé la tête, à celle-là. Ceinture d'or est plus lourde à porter que ceinture de corde. - Et c'est qu'ils étaient riches! Qui entend le langage des bêtes se trouve au fait de tout. Lui, donc, avait acheté des domaines et des domaines! Jusqu'au bout du pays! De sorte qu'il lui fallait sans cesse aller voir si tout y roulait. Il y allait, monté sur son grand cheval; et elle, qui

n'admettait pas que rien se gouvernât sans elle, l'accompagnait, montée sur la jument.

Un soir, retournant de loin, ils rentraient au logis. Le cheval sentait l'écurie, il avançait le pas. Mais la jument, bien que la maîtresse la fouettât de la bride, traînait sur le chemin et restait en arrière.

« Qu'as-tu ce soir à paresser, lui dit le cheval en hennissant.

Si j'étais la maîtresse, je te donnerais de l'avance! Tâche de te mettre à mon pas et de ne plus faire la rosse!

- Je voudrais t'y voir, répondit la jument en même langage.

Toi tu n'as que le maître à porter! Moi, je porte la maîtresse, je porte aussi un poulain. Trottez bien, avec tout ce monde! J'ai du monde dessus, j'ai du monde dedans, j'ai du monde partout! »

Le maître, qui suivait leur propos, ne put se tenir de rire. « Qu'est-ce qui te prend, de rire tout seul? lui demanda sa femme.

- Hé ma petite femme, une imagination qui me passe par la cervelle.

- Quelle imagination ?

- Non, petite femme, je ne peux pas te dire.»

La voilà à bouder, plus furieuse qu'une chatte à qui on retire le morceau qu'elle allait dévorer.

« Oui, reprend la jument, s'adressant au cheval: toi, tu en prends à ton aise. Je voudrais que tu saches ce que c'est qu'être grosse d'un poulain. Si ce petit fricassou, au lieu de se faire porter, se décidait à trotter sur ses pattes, il débarrasserait bien sa mère! »

Le maître repart à rire, plus fort que la première fois. Et il regardait le ventre de la jument, aussi rond qu'une barrique.

Mais sa petite femme furieuse! Voir son mari ainsi parti loin d'elle, dans des imaginations où elle n'entrait pas, elle ne pouvait le supporter.

« Enfin, qu'est-ce qui te prend? Tu deviens fol, alors?

Qu'est-ce qui te fait rire? Tu vas me dire, ou je ne suis plus ta femme ! »

Et de l'entreprendre de sa langue pointue, une langue, mais à démonter un cavalier.

« Écoute, ma petite femme, te dire, ça m'est défendu.

- Défendu! Eh bien, puisque tu le prends ainsi, j'exige, moi, que tu me dises!

- Si je te dis, je meurs dans le moment.

-Toi? Tu meurs! En voilà d'une autre ! »

Elle se monte, elle se monte, se met sur les reproches.

« Moi qui ai consenti à devenir ta femme, alors que j'étais riche à cents et à mille, et de première famille! Et toi, dis, qu'étais-tu? Berger de deux brebis! Un traîne-la-guenille, dans ta cabane en paille, qui branlait à tout vent! »

Cette chanson-là commencée, elle lui chanta de beaux couplets. Lui baissait le nez. Car le mariage, c'est de tout partager; et point de secrets l'un pour l'autre. Mais quoi? Il ne pouvait lui livrer celui-là sans y laisser la vie ... Un mari peut ainsi avoir son secret, qu'il lui faut tenir couvert à tous. Du moins, c'était cela, en ce temps des magies, où certains entendaient le langage des bêtes.

« Écoute, répétait-il, ne sachant comment s'en dépêtrer, si je te dis, je meurs. Tu peux en être sûre, comme tu as cinq doigts à la main.

- Ha, tu mourras? Nous verrons ça! Mais moi j'en ai assez d'être la servante à qui on ne dit que ce qui se rapporte à sa besogne. C'est résolu: ou tu me dis, ou je te rends ta bague! - Eh bien, puisque tu veux tant savoir, tu sauras. Mais dans le moment, tu me verras mourir! »

Ainsi se disputant, tout rouges, tout en colère ils arrivent au logis, descendent de monture.

Le maître se jette dans la maison. Il se fait apporter sa caisse, son cercueil, - il avait voulu qu'on la fasse en faisant faire ce château, pour que tout y fût, pendant qu'on y était. « Mettez-la là, que je m'y mette. Ma femme veut que je dise un secret que je ne dirai pas sans mourir. La tête me tourne, j'entends sonner les cloches ... Alors, oui, tu le veux? - Oui, oui, oui, je le veux, ou c'est fini de notre mariage.

- Bon, je vais dire ... Adieu à cette pauvre vie. Mais est-ce vie, avec une telle femme? C'est bien plutôt vidasse!»

Il fait poser la caisse, il s'y couche de son long. Le maître-valet lui met aux mains, comme c'était la coutume, un morceau de pain et un sou. Tout le monde pleurait, se lamentait. Le chien était là, aussi le coq. Et le chien hurlait à la mort, tandis que le coq - coqueléqué ! coqueléqué ! - chantait à plein gosier, tout hardiment. Comme quand, perché sur une charrette, il s'égosille à appeler le jour, le jour qui va pointer du bout de la campagne.

Le chien le reprit en son langage.

« O coq hardi, qui oses chanter devant la caisse de son maître!

- Quand le maître est si sot, le coq en fait dérision. J'aurais voulu le réveiller, lui qui va renier sa parole pour complaire à sa femme. Il ne veut qu'être mort, puisque le voilà dans sa caisse; qu'on le porte donc au jardin des morts!

- Je ne dirai rien de la maîtresse, a repris le chien: elle est comme toutes les femmes, elle a son sentiment, elle veut le voir prévaloir. Mais, mon pauvre bon maître, si bon que se damne toute puce qui te pique! Faut-il qu'un coq te fasse la leçon!

- Oui, je la lui fais, a reparti le coq, - et il est venu piquer du bec le morceau de pain que ce maître tenait en sa main - j'ai cent poules autour de moi, et pas une n'oserait picorer un seul grain si je ne le lui permettais. Le maître n'avait qu'à mettre sa femme sur le bon pied. Tout va mal quand la poule chante plus haut que le coq. »

Et, lui de chanter plus hardiment: « Coqueléqué! coquelequé! »

Le maître l'écoutait, brusquement s'est souvenu de ce que l'âne disait au soir des noces. « Un jour viendra où si mon maître veut se tirer d'affaire, il devra savoir jouer du bâton ... »

Ç'a été comme s'il se réveillait au chant du coq hardi. Il est sorti lestement de sa caisse. Il a couru prendre le balai derrière la porte, d'un coup de pied, il l'a démanché. Et il a commencé la danse.

Il ne l'a pas battue comme l'âne du meunier sa chère petite femme. Mais enfin, juste autant qu'il fallait, il l'a époussetée.

*Cartes, femmes, salade,
Jamais trop en tournevire!*

« O mon mari, ô mon mari! Mais qu'est-ce qui te prend? - Il m'en prend, comme il m'a pris de rire. Ha, tu veux savoir les pourquoi? Eh bien, je ris de ma bêtise.

Mais je ferai mentir mon pauvre oncle qui disait : « Quand on est mort c'est pour longtemps, quand on est bête, c'est pour toujours. »

De fait, il avait choisi de ne pas mourir; et d'être un peu moins bête.

Il a remmanché le balai, il a fait emporter la caisse. Et tout le monde a été content : le coq hardi, le chien, tout le monde. Même la dame.

Car elle ne s'est pas si mal trouvée d'être remise au pas.

A dater de son époussetage, elle a été non celle qui entend tout gouverner, mais celle qui mène tout, soigne gens et bêtes, veille à tout : à la soupe du jour et au salé de l'année, à faire par beau temps la grande lessive d'avril et à remettre les boutons aux vestes de son homme. Au bout de leur allée d'ormes, entre leurs champs et leurs enfants, en compagnie de leur chien et de leur coq hardi, pour eux tout est allé, pour eux tout a roulé. Pas de plus beau ménage sous la chape du soleil. Aises et contents longtemps, jusqu'au jour de la mort.

Et le coq hardi a chanté,

Coqueléqué, coqueléqué !

Et voilà le conte achevé.